

» **ILLETTRISME** Rencontre avec Céline, Lausannoise de 36 ans, qui suit désormais des cours de français pour adultes.

» **RÉVEIL** A la traîne, Vaud s'investit désormais dans la lutte contre l'illettrisme. Un rapport vient de voir le jour.

» **CHIFFRES** En Suisse romande, 150 000 francophones éprouvent de graves problèmes de lecture. A qui la faute?

«Quand on écrit mal, on est perçu comme un moins que rien»

PASCALE BURNIER

Son lieu d'exode: un bureau où les bouquins s'empilent. Saint-Exupéry, Romain Gary, Patricia Cornwell. A peine installée, elle énumère ses auteurs préférés et sa lecture du moment. Lire, mais aussi écrire. Des poèmes. Dans un carton, elle en a amassé plus de 350. Des écrits qu'elle n'ose pas encore dévoiler aux autres. Un jour peut-être, si elle réalise son rêve: devenir écrivain. Et pourtant, Céline Henchoz a toujours eu des difficultés à écrire. Un paradoxe? Non. Plutôt un «happy end» qu'elle a désormais choisi d'accomplir.

«Les patrons profitaient de mes difficultés, et je finissais par faire le ménage dans le bureau»

CÉLINE HENCHOZ, LAUSANNOISE, 36 ANS.

Suisse, dix ans d'école obligatoire à Lausanne. Mais un niveau de français trop bas. Une réalité qui lui a posé des problèmes majeurs dans la vie. Aujourd'hui, à 36 ans, cette Lausannoise a donc choisi de suivre des cours auprès de l'Association Lire et Ecrire. Un retour sur les bancs de cette «école» qui accompagne les personnes adultes en situation d'illettrisme.

Illettrisme, un mot encore tabou dans notre société. Comme Céline, ils sont pourtant 210 000 en Suisse romande, entre 16 et 65 ans, à buter sur la lecture et l'écriture. Parmi eux, 70% ont pour langue principale le français. «On imagine souvent que tout le monde a acquis les bases. Moi, je suis Suisse, j'ai fait mes écoles ici. Pourtant, j'ai toujours eu des difficultés à écrire», s'insurge la jeune femme. «Je n'ai pas de problème pour dessiner les let-



LONG COMBAT Après des années de galère à l'école, Céline reprend son souffle en réussissant un CFC de vendeuse puis d'employée de bureau. Mais les exigences du monde professionnel l'empêcheront de conserver un emploi. S'ensuit un long passage à vide, et des ennuis de santé aggravant encore ses capacités d'écriture. Depuis le début de l'année, elle a décidé de vaincre définitivement son problème en suivant des cours de français. Désormais, elle rêve de devenir écrivain.

tres mais j'ai toujours écrit lentement avec beaucoup de fautes d'orthographe et de grammaire. Et si je dois remplir un formulaire, je suis incapable de synthétiser mes idées.»

Le calvaire de l'école

Une lettre administrative à rédiger, un curriculum vitae à envoyer. Tel un dieu omniprésent, l'écrit a le doigt accusateur pour des fidèles qui ne seraient pas à la hauteur. Un mauvais niveau de français qui mène trop souvent à des parcours chaotiques. Céline Henchoz connaît bien tout cela. Pour elle, les problèmes ont débuté à l'école.

Une situation familiale douloureuse. Un père inconnu, une maman qui décède alors qu'elle a 4 ans. Adoptée par ses grands-parents, elle arrivera au bout de sa scolarité en option (actuelle VSO), mais sans peine. La dictée impossible à suivre, des règles grammaticales difficiles à assimiler. «L'école, c'était l'horreur. J'étais le vilain petit canard. Déjà en première primaire, les élèves se moquaient de moi», se souvient-elle avec une clarté étonnante. J'avais aussi des problèmes de diction. Je me rappelle très bien d'un stencil où le mot «cochon» était inscrit. Moi, j'étais simplement incapable de

le prononcer.» Or les lacunes de français se répercutent sur toutes les matières. En 6e année, elle redouble. «Quand les autres élèves écrivaient quatre pages, moi j'en faisais deux.» Plus de temps, plus de concentration pour faire ce qui devient quasi naturel pour un autre enfant au fil des ans. Mais Céline est studieuse et ne lâche rien. «Je récrivais toutes mes feuilles, car je ne supportais pas d'avoir une rature.»

Elle relève le défi

Après dix ans d'école, elle se rêve assistante sociale. N'ayant pas le niveau pour l'école Pahud, elle se lance dans un CFC

de vendeuse dans un grand magasin. Des collègues très solidaires, mais aussi un cadre avant tout pratique qui lui convient bien. «J'ai terminé 34e du canton», précise-t-elle avec fierté. Mais son prochain employeur cultive les maximes de rapidité et d'efficacité. Enorme défi, elle réussit un second CFC d'employée de bureau. Elle aligne alors les emplois, sans succès. «Les patrons profitaient de mes difficultés et je finissais par faire le ménage dans le bureau.» Après autant d'échecs, Céline finit par lâcher prise. Un long passage à vide où la confiance s'apparente à une ombre. «Quand on écrit

mal, on est perçu comme un moins que rien.» Moi, j'ai porté un masque toute ma vie alors aujourd'hui, bizarrement, j'ai besoin d'écrire.» ■

» Ne pas confondre

ANALPHABÈTE Personne qui n'a pas ou presque pas été scolarisée et n'a jamais appris à lire, ni à écrire.

ILLETTRÉ Personne scolarisée qui ne maîtrise pas ou insuffisamment la lecture, l'écriture et le calcul. De ce fait, elle ne peut participer activement à la vie sociale, familiale et professionnelle.

«On pense peut-être trop souvent que l'école peut tout résoudre»

Un rapport interne traçant un état des lieux de la situation vaudoise sur l'illettrisme vient d'aboutir. S'il n'est pas public, 24 heures est en mesure de dire qu'il reprend les statistiques existantes (PISA et ALL) et propose, à ce stade, des pistes de réflexion. Il se penche tout d'abord sur la prévention possible durant la scolarité obligatoire, mais aussi sur la formation postobligatoire et à l'âge adulte. Dès la prochaine rentrée scolaire, un groupe de travail devra trouver des solutions à apporter à ce problème de société. Peu actif jusqu'alors, Vaud rattrape son retard. Dernier en date avec le Jura, le canton subventionne désormais l'Association Lire et Ecrire, une des seules à lutter contre l'illettrisme en Suisse. Après une aide d'urgence l'an passé, 290 000 francs lui ont été

versés comme subvention ordinaire en 2009.

Le point avec Anne-Catherine Lyon, cheffe du Département de la formation, de la jeunesse et de la culture.

- L'an dernier, vous avez engagé une cheffe de projet sur la question de l'illettrisme sans le communiquer publiquement. Pourquoi?

- Nous faisons tellement de choses que nous ne communiquons pas toujours. De plus, il s'agit d'un projet de longue haleine. Personnellement, je me sens très concernée par ce thème. Je suis convaincue qu'il faut tout mettre en œuvre pour définitivement régler la question de l'illettrisme.

- L'étude Pisa 2006 parle de 40% des jeunes qui termineraient leur scolarité avec un niveau trop bas en lecture. N'est-ce pas le constat d'un échec de l'école?



La conseillère d'Etat Anne-Catherine Lyon, déclare vouloir lutter contre l'illettrisme.

- On pense peut-être trop souvent que l'école peut tout résoudre. Mais depuis plusieurs années, les études Pisa nous interpellent. C'est pour cela que dès la fin de la 2e primaire par exemple, nous avons introduit un test cantonal de référence. Ainsi, nous pouvons identifier les lacunes naissantes et réagir.

- Pour certains le problème vient de la manière dont le français

est enseigné et du nombre trop faible de périodes.

Que leur répondez-vous?

- Tout d'abord que le système de formation se remet en permanence en question. Aujourd'hui, les enseignants sont formés à utiliser différentes méthodes d'apprentissage. Quant à la grille horaire, on ne peut pas tout lui demander. Nous subissons énormément de pression politique. Un jour, le Parlement s'enthousiasme pour un thème et veut l'introduire dans la grille horaire. Certains veulent plus de français, mais, en même temps, plus de langues étrangères. Nous avons donc une responsabilité et nous ne pouvons pas trop charger des élèves qui ont déjà un volume de travail quasi équivalent aux adultes.

P. B.

Plusieurs accusés sur le banc

Selon l'enquête ALL de 2006, 18% de la population romande de 16 à 65 ans auraient un niveau si bas en français qu'il en deviendrait un handicap. Comment expliquer cette situation? «Il n'y a pas un fautif, comme il n'y a pas qu'un type d'illettrisme», explique Chris Parson, chargé d'enseignement à la Faculté de psychologie à Genève et responsable de la section lausannoise de l'Association Lire et Ecrire. «Ce peut être lié à une culture de l'écrit peu développée chez les parents, à des problèmes de santé, à de mauvaises relations avec les professeurs ou à un manque d'envie d'apprendre lorsqu'on est à l'école.» Si c'est généralement à l'âge adulte que les personnes concernées réalisent leurs difficultés à lire et écrire, c'est avant tout enfant que se créent les lacunes. «On peut

être critique sur la manière dont est enseigné le français à l'école, estime Chris Parson. On a tendance à apprendre l'orthographe et la grammaire, mais il faut surtout comprendre de quoi on parle.» Pour Jérôme Loutan, professeur de VSO et président de l'Association des maîtres et maîtresses du cycle, VSO et VSG, difficile de pointer l'école du doigt. Pourtant, lui aussi constate les difficultés de certains de ses élèves. «Dans une classe d'une quinzaine d'élèves, il y en a souvent trois ou quatre dont les lacunes en français poseront certainement problème dans leur vie future.» Alors que le milieu professionnel ne cesse d'élever ses exigences, l'entrée dans la vie active se révèle alors souvent fatale aux personnes ne maîtrisant pas la lecture et l'écriture.

P. B.